

# ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

## Essassa : du village au bidonville ?

**UNE** université, quoique privée, des écoles primaires, une zone économique, une route en 2x2 voies qui traverse le village. Quelques coquettes maisons à côté d'autres faites de matériaux hétéroclites construites pêle-mêle. Ici de l'eau de robinet, là des dizaines de câbles électriques accrochées à des poteaux de fortune ou traînant au sol. À certains endroits des routes et pont en piteux état. Serait-on en train d'échouer à faire de cette petite bourgade une cité où il fait bon vivre avec un plan d'urbanisation bien pensé et des commodités qui l'accompagnent ?

Line R. ALOMO  
Libreville/Gabon

**E**SSASSA, sur la nationale N° 1. Vu de cette route en 2x2 voies, tout semble parfait. Une université quoique privée, des écoles primaires, une zone économique spéciale. Rien que ces quelques infrastructures devraient en principe lui donner fière allure. Sauf que ceci n'est que la face visible de l'iceberg. Car, il faut s'arrêter pour prendre le pouls de la cité et mieux voir, sinon comprendre que le côté cour n'a rien à voir avec le côté jardin. Et ce sont Obame Nze Euphrem, patriarche, Paul Eko, chef de Bissobinam, Joachim Ndong Otsaghe Etoughe, notable et conseiller du chef et Pierre Nguema Ondo, notable qui se proposent de faire découvrir (avec ahurissement ! ?) cette face cachée de la petite bourgade.

Il y a une réalité derrière les belles bâtisses visibles en bordure de route. Comme à Libreville, les câbles électriques, dangereusement enlacés, traînent pêle-mêle à même le sol ou maladroitement suspendues à des poteaux de fortune quand ce ne sont pas ceux de la Société d'énergie et d'eau du Gabon (SEEG) emprisonnés dans des concessions privées. " Comment peut-on mettre le poteau de la SEEG dans sa maison ", se demande, exaspéré, un notable. En fait, estime M. Otsague, il n'y a personne pour faire appliquer la loi. " Certains construisent en bordure de route. Il faut peut-être une brigade spéciale pour canaliser tout ça".

Çà et là, les routes secondaires ou ce qui en tient lieu, ou ce qui en reste sont jonchées de nids-de-poule. Des bicoques en planches faites de bric et de broc côtoient des maisons coquettes, le tout dans des constructions adossées les unes sur les autres. "C'est la

faute à l'État qui est absent. Ce qui permet aux propriétaires des maisons de faire ce qu'ils veulent, comme ils veulent, et où ils veulent ", accuse un autre notable. Conséquence de cette démission : Essassa se développe à toute vitesse... mais pas comme on l'aurait souhaité. Tant les pouvoirs publics n'interviennent pas pour structurer ce qui doit l'être et donner une chance à la petite bourgade de bénéficier d'un véritable plan d'urbanisme qui en ferait une bourgade moderne à l'image

Mais tout n'est pas que noir à Essassa. Il y fait bon vivre tout de même. L'air est pur et frais. Le vin de palme de qualité coule à flots. Seulement, il faut savoir choisir ses heures d'arrivée dans la localité pour le savourer.

en bordure de route. C'est l'administration coloniale qui, après l'ouverture de la route, va les sommer de quitter les forêts pour se rapprocher de la "civilisation".

Avant de devenir cette cité cosmopolite qui attire désormais tous les citadins en mal de paix et de quiétude, Essassa était un village peuplé essentiellement de l'ethnie fang. Ils sont les premiers à s'y installer. Puis vinrent les Sékiani, peuples du groupe Kota installés d'abord sur les bords du Rio Muni à Cocobeach avant d'émigrer dans la baie de la Mondah. Enfin, toutes les autres ethnies y trouvent un havre de paix.

Géographiquement, Essassa est une presque île ceinte du côté droit de la route par le Komo qui coule derrière Olam et, la Mondah de l'autre côté de la voie. Le village va du PK 19, ancienne route, jusqu'au PK 25 à la descente avant la mairie du 2e arrondissement. Pendant longtemps, les habitants ont vécu de pêche. En évoluant, le village est devenu un grand verger, racontent les notables qui reçoivent les équipes de l'Union. D'ailleurs, la localité compte nombre de ces arbres fruitiers qui font le bonheur des anciens. Mais l'exode rural a freiné le développement des vergers qui alimentaient Libreville. Et tout a été abandonné...

Concernant le réseau routier, la première route qui traversait Essassa est celle d'Ongore Nkoume. Elle partait d'Owendo et passait par Essassa pour l'intérieur du pays. On peut d'ailleurs encore la voir du côté des rails, quoique la nature ait repris depuis longtemps ses droits. " Elle a été construite à la main par nos parents". Il ne reste d'elle que des traces à peine visibles à certains endroits. " Il fut un temps où il était question de la réhabiliter pour qu'elle serve aux grumiers. Ce projet, plus personne n'en parle aujourd'hui", regrette notre interlocuteur.

Ensuite la première nationale encore appelée route Léon-Mba, parce qu'ouverte par le président Léon Mba à l'époque où il était maire de la commune de Libreville dans les années 50. "La route porte son nom car, c'est lui qui l'a bitumée", se rappelle un notable. Enfin, la nationale 1 actuelle qui, de temps en temps, rejoint l'ancienne voie.

À Essassa, dans un passé lointain, on s'éclairait d'abord à la torche indigène, et à la lampe-tempête (pour ceux qui avaient les moyens de se l'offrir) ou les deux. Le tout avant l'arrivée de l'électricité dans les années 80. Mais bon, les an-



Photo: L.R.A.

**Comme à Libreville, il se forme déjà des coins dits «Matiti».**

ciens ne sont pas sûrs de leurs informations et s'emmêlent parfois les pinces. Certains pensent que c'est en 1990 à la faveur des élections que l'ancien président du Conseil départemental du Komo-Mondah, feu Raymond Mba Eya, est arrivé avec le courant. Ce qui est certain, c'est que ces commodités ont changé le quotidien des habitants du coin. "On pouvait acheter des postes téléviseurs, des frigidaire ou des congélateurs pour glacer l'eau ou conserver les aliments". Hélas, l'arrivée de nouveaux résidents a surchargé les lignes et les transformateurs ne tiennent plus le coup. Seules les ampoules de très faible watt

s'allument. Désormais à Essassa on vit au rythme de coupures intempestives.

Pendant longtemps aussi, l'eau (en provenance de la station de pompage de Ntoum) a traversé le "village" sans s'arrêter. Et puis le miracle s'est produit. Le précieux liquide coule désormais à flots et les populations se plaisent à dire à qui veut les entendre qu'ils bénéficient de la meilleure production de la SEEG et sont exempts de coupure.

Tout ceci n'est-il pas un prétexte suffisant pour que l'on repense la façon dont se développe la petite bourgade ?

magazine.union@sonapresse.com



Photo: L.R.A.

## Essassa: un nom, une origine



L.R.A.  
Libreville/Gabon

**À** cheval sur les 1er et 3e arrondissements de Ntoum, Essassa doit son nom à un petit cours d'eau. Les notables Euphrem Obame Nze, Joachim Ndong Otsaghe Etoughe, Pierre Nguema Ondo et le chef du village Bissobinam, Paul Eko, tiennent à nous faire une sorte du tour du propriétaire.

Essassa, qui porte d'ailleurs toujours son nom, coule non loin des habitations. Une partie du cours d'eau est couverte de nénuphars et une autre, entourée de végétation sert aux populations pour des besoins divers. Un pont de fortune en bois posé

au-dessus du cours d'eau permet d'accéder à l'autre côté de la rivière. Dans l'eau, un jeune homme est en train de laver son linge. Avant, explique Paul Eko, on buvait et on faisait la cuisine avec l'eau d'Essassa. Il arrivait au petit cours d'eau de tarir. " On se ravitaillait alors à l'eau des rochers. Ainsi qu'aux fontaines naturelles qui jaillissaient du sol. Avec l'arrivée de l'eau de la Seeg, on utilise l'eau de la rivière pour faire la lessive et la vaisselle".

Une bonne note attribuée à Essassa: elle n'est pas encore comparable à celles de Libreville qui sont transformées en décharge à ciel ouvert. Donc, jonchés des tas d'immondices. Mais pendant combien de temps Essassa tiendra-t-elle ?

## Les effets induits de la modernité

L.R.A.  
Libreville/Gabon

**H**IER village, Essassa est aujourd'hui en passe de devenir une ville au sein d'un arrondissement, quoique pas accompagné, dans sa mutation, par un État qui regarde (sans agir), s'installer pêle-mêle les populations. Alors chacun mène sa bataille à son niveau avec les nouveaux problèmes qui surgissent du fait de ce développement subit. "Avant on vivait paisiblement.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui avec l'insécurité. Par exemple, les trois quarts des repris de justice (chiffres non vérifiés) ont élu domicile chez nous. Les chefs de quartier ne sont pas assistés quand ils tranchent des litiges, alors qu'ils devraient le faire en présence d'un agent des forces de sécurité. Un gendarme ou un policier", renseignent les notables. Conséquence: les populations sont inquiètes. "C'est le prix de l'évolution", concluent-ils. De même, si hier, les jeunes fuyaient le village, aujourd'hui

ils reviennent parce qu'il y a le travail à Essassa avec la création de la zone économique. Elle emploie majoritairement les jeunes du village. Même si certains déplorent la précarité de ces emplois. Ceux qui ne travaillent pas dans la zone économique font le maraîchage, la pêche, le charbon. De quoi ramener natifs et nouveaux habitants dans le village? Autre préoccupation, la baisse de tension de l'électricité et les coupures intempestives sont devenues le lot quotidien des populations du cru.



Photo: L.R.A.